

Chapitre 24 : Mon fils Aboubekeur II (1974 – 1975 : 37 – 38 ans)

La vie de mon grand-oncle

Je me suis décidé, durant mon séjour en France, d'aller à Paris pour voir le vieux grand-oncle maternel Kaddour Mohammed qui avait quitté Aoulef en 1911 quand mon père était tout petit. J'avais eu la chance de visiter la France deux fois. La première fois, c'était en 1952 étant tout jeune à l'âge de quinze ans. Je n'avais pas pu me rendre seul à Paris à une distance de 160 km d'Auxerre. La deuxième fois, quand j'avais participé à un stage en France, je n'avais pas pu quitter au cours du programme. Cette fois-ci je me suis décidé coûte que coûte de le rejoindre.

D'après mon père, il avait voyagé avec Sidi Moulay Zaidane qui avait une chamelle. Le trajet était à destination de Foggaret Ez-Zoua via In-Salah. Son compagnon, quand ils s'étaient séparés, lui avait offert un cadeau protecteur. C'était un habit appelé Derrâa en tissu fraioual de couleur bleue targui. Il la conservait soigneusement. Une pensée superstitieuse le lui avait fait garder pour le mettre lorsqu'il se sentait en danger même dans les rues à Paris. Il l'a même emporté avec lui lorsqu'il était rentré à Aoulef pour la première fois en 1973.

En 1911, de Foggaret Ez-Zoua, il avait continué son chemin vers El Goléa. Il n'avait pas dit comment faire le trajet, mais tout faisait croire qu'il l'avait fait à pied. Et puis, d'El-Goléa à Ghardaïa, appelé à l'époque M'Zab où il avait trouvé son beau-frère Hamadi. Après un bon moment à Mzab où les deux avaient travaillé comme journalier chez des particuliers, Hamadi était atteint d'une maladie grave et il avait quitté la vie. J'ai toujours voulu savoir de quoi il était mort. Il avait dû être victime de la tuberculose puisqu'il toussait et crachait du sang comme son beau-frère avait témoigné. Moi, personnellement, je me pose la question pourquoi mon grand-père, après la libération, encore jeune, n'avait pas pensé en premier à aller à la recherche de sa propre famille au sud ? M. Taleb Mbarek Hadallah a raconté que de nombreux esclaves avaient pris leur liberté par force. Ils comprenaient bien qu'ils ne pourraient saisir la liberté s'ils restaient à Aoulef car la société reconnaît bien la domination des maîtres. Le seul moyen était de se rebeller

et s'enfuir dans le sud. Chaque fois qu'un groupe rebelle le faisait, les maîtres les poursuivaient avec leurs armés. Des combats cruels s'étaient déclenchés entre les deux camps. Souvent les attaques des maîtres avait fait des victimes de côté des rebelles. Mais le but des pourchasseurs était de les rattraper vivants et de montrer l'exemple.

Après l'enterrement de son beau-frère Mohammed ben Kaddour sentait amer de rester à Ghardaïa. Il avait repris son chemin vers le nord à destination de Sougguer. Sans explication précise sur l'itinéraire ni sur le temps, il s'était trouvé en France durant la première guerre mondiale. Il s'était installé à Paris. Il n'y avait pas encore l'éclairage électrique dans les rues. La ville était illuminée par des becs de gaz que des employés de la mairie allumaient un à un. Mais le métro fonctionnait déjà avec l'énergie électrique. Mon grand-oncle n'avait pas pu trouver un emploi aux usines Renault ou Citroën mais il avait été employé par l'usine de gaz extrait à partir du charbon. Après plusieurs années, il avait pris sa retraite à la suite d'une réforme. Son travail était pénible. Il alimentait des machines du charbon à la pelle dans une chaleur horrible et une poussière étouffante. De plus, deux fois par jour, quand les milliers d'ouvriers entraient et sortaient de l'usine, sur la place devant l'usine qui n'était pas encore goudronnée ni couverte de pavés, ils faisaient soulever de la poussière importante aux pieds. Ils étaient obligés d'en respirer.

Revenons à mon itinéraire en compagnie de mon fils Aboubekeur. J'ai quitté Montluçon à destination de Paris en train. Puisque le train s'encombrait de beaucoup de voyageurs, je ne suis pas arrivé à m'asseoir. J'ai été toujours debout jusqu'à Paris. Le lendemain, j'ai rejoint l'hôpital pour rendre visite à mon grand-oncle puisqu'il était hospitalisé. Au début je comptais rester un petit moment à Paris, mais j'ai pris finalement une chambre à l'hôtel. Ce n'était qu'au troisième jour qu'il s'est réveillé. Il m'a questionné sur la vie à Aoulef et sur la famille.

Retour à Aoulef

Me trouvant délesté de la charge du petit, j'ai profité de la liberté pour me divertir en Europe avant de regagner l'Algérie. J'ai décidé de rendre visite à Mme. Germaine Winterberg à Bâle en Suisse. Le Musée de Bâle

possédait une salle d'exposition sur l'histoire et le folklore d'Aoulef dans lesquels elle s'était engagée. Après Bâle, je suis allé de nouveau chez la famille Templier à Alberville. Les vacances ont été entièrement épuisées. Je me suis trouvé dans l'obligation de partir avec le cœur serré. C'était le beau séjour paradisiaque plein de divertissements et libéré de soucis, de préoccupations, d'inquiétudes et de tout ce qui troublait l'esprit. J'ai pris le train à Marseille, via plusieurs gares, pour prendre l'avion qui faisait une escale à destination d'Alger. L'avion vers le sud me déposait à In-Salah et je prenais de là 180 km de piste pour Aoulef. A l'aéroport d'Alger, je ne me rappelle plus qui mais j'ai rencontré un de mes connaissances. Comme un coup de foudre, il m'a annoncé une mauvaise nouvelle. C'était l'accident par lequel un grand ami et l'époux de ma tante Augeix Ahcène étaient morts. Qu'est-il arrivé ? J'ai essayé de questionner mais les mots ne sortent pas de ma bouche comme un athlète essoufflé après une compétition. Il m'a expliqué que les victimes étaient avec mon cousin maternel Haou Sâadoun à Ghardaia. Un camion les a fauchés. Son compagnon s'est blessé et il est décédé après avoir été transporté à l'hôpital. Mon retour a été donc endeuillé. Je suis rentré à Aoulef avec le cœur écrasé. Ce n'était que longtemps après que j'ai récupéré ma force d'aller voir le médecin suisse pour lui faire entendre la musique du carnaval enregistrée et montrer les belles diapositives.

J'ai repris mon activité de directeur. L'établissement est devenu grand. L'effectif a atteint 750 élèves. On m'a déchargé des tâches dans les classes et accordé un adjoint pour assurer les affaires administratives au bureau. Auparavant, je faisais quatre heures de cours et n'avais que deux heures pour la direction. Tenant compte de la situation de mon fils mineur hospitalisé loin de la famille, l'Académie m'a donné l'autorisation d'absence pour aller lui rendre visite tous les six mois. Pour ces déplacements, les frais de voyage étaient à ma charge. À chaque retour en France, je profitais de l'occasion pour revoir mes amis. J'avais les Schmitt parmi eux. La famille dont le mari était un médecin, s'était installée à Mouzaïa dans les années 70 suite à la coopération franco-algérienne. Ils s'étaient rendus deux fois à Aoulef où ils étaient reçus chez nous. Un lien amical profond s'était soudé à jamais entre nous. Cette famille généreuse habitait à Strasbourg à l'époque de cette histoire et a déménagé à Lorient. La sœur de Mme. Schmitt qui était psychiatre ou psychologue à l'hôpital d'Aix-en-Provence a appris que mon fils

était à Nérès-les-Bains. Elle allait voir mon fils de sa propre initiative chaque fois qu'elle rejoignait sa famille à Tours et m'informait de sa situation à chaque passage. De temps en temps, elle m'envoyait des photos de lui. Elle avait une personnalité hautement humanitaire et extrêmement gentille.

Lors d'une de mes visites en France, je me suis décidé de me rendre à Tours pour remercier cette gentille demoiselle. J'y ai été reçu dans un accueil hautement classé. Mme. Schmitt que j'avais auparavant connue à Strasbourg a dû certainement leur parlé de moi. Mon contact avec eux s'est fait par téléphone seulement. C'était une grande famille et nombreuse. Le père de ce foyer était à l'époque le doyen de l'université de cette ville. Une fois bien installé et après un jour de repos, je me suis promené largement dans les champs de leur propriété. Dans cette propriété si vaste, même une rivière traversait. Quel plaisir pour une personne comme moi qui ne voyait dans sa vie que l'étendue monotone du désert couverte de sable. Pendant mon séjour, j'ai eu l'honneur de connaître un de leurs fils qui était curé et travaillait activement au Mali. C'était lui qui m'a appris sur la région de Tours et plus particulièrement sur cette noble famille. Devant le château on voyait des orangers dans des caisses. Ils ne donnaient plus des fruits mais étaient toujours vivants. En été, on les plaçait au soleil et en hiver on les plaçait à l'intérieur. Je ne me rappelle plus de leur âge exact mais peut-être plus d'un siècle et quelques années.

J'y ai eu aussi suffisamment de temps pour discuter avec la demoiselle psychologue au sujet d'Aboubekeur. Comme elle l'a rencontré à plusieurs reprises, elle a bien compris son cas. Elle m'a donc conseillé sincèrement d'accepter son sort tel qu'il était. Le mieux, c'était de le reprendre à la maison et d'y occuper de lui. Il n'y avait aucun espoir qu'il obtiendrait une amélioration, plutôt son état psychiatrique peut-être s'aggraverait, m'a-t-elle affirmé. Je lui ai consenti. J'ai décidé de revenir chercher mon fils en France dès la fin de l'année scolaire.

Dès la fermeture des classes, je me suis rendu en France chez la famille Colon. Le couple et les deux filles sont à plusieurs reprises venus à Aoulef. Un lien amical approfondi s'est nourri réciproquement entre les deux familles. M. Raymond Colon était un ferronnier d'art. Il était très renommé. Ils bénéficient d'une vie paradisiaque dans une belle villa au milieu de

champs verts. Je garde de nombreuses photos de souvenir. Un jour au cours d’une discussion au sujet d’Aboubekeur, M. Raymond Colon m’a dit: «pourquoi ne tentes-tu pas de consulter un médecin d’acupuncture ? Tu n’as rien à perdre». Avant notre départ, il a pris rendez-vous pour mon fils chez un ami qu’il connaissait bien. Le médecin a enfoncé dix aiguilles sur le corps de l’enfant dont quatre à la tête, quatre au cou et deux à la poitrine. Il fallait un effort considérable pour maintenir l’enfant stable. Nous trois, l’avons immobilisé. Un petit moment après, il semblait qu’il ne sentait plus de douleurs et il s’est tu. On l’a lâché. Retrouvant sa liberté, l’enfant a passé sa main à la tête et a enlevé deux aiguilles. De là nous sommes allés à Paris pour rejoindre mon grand-oncle et rentrer ensemble à Aoulef. Il avait quatre-vingt-sept ans. Il était tellement vieux qu’il ne pouvait voyager seul. Nous nous sommes rendus à Alger, Gardaïa, In-Salah et jusqu’à Aoulef.